

Brésil(s)

Sciences humaines et sociales

28 | 2025

Trajectoires (post)coloniales du végétal

Dossier – Trajectoires (post)coloniales du végétal

Terres fatiguées, travailleurs inutiles : la réoccupation des espaces et le travail indigène dans l'Amazonie coloniale

Terras cansadas, trabalhadores inúteis: reocupação de espaços e trabalho indígena na Amazônia colonial

Exhausted Lands, Useless Workers: The Reoccupation of Spaces and Indigenous Labor in Colonial Amazonia

CAMILA LOUREIRO DIAS ET TALLES MANOEL DA SILVA

Traduction de Laure Schalchli

<https://doi.org/10.4000/158wj>

Résumés

Français Portuguais English

Cet article examine les interactions entre pratiques agricoles indigènes et coloniales dans l'Amazonie portugaise, en mettant en exergue la transformation de parcelles défrichées et cultivées (les *roçados*) ou laissées à l'abandon (les *capoeiras*) en espaces d'exploitation économique. À partir de sources datant des XVII^e et XVIII^e siècles, nous analysons la réutilisation des sols « fatigués » pour la culture de produits commerciaux, ainsi que le rôle joué par différents profils de travailleurs indigènes dans ce processus. Notre recherche révèle une logique utilitaire qui reconfigure les terres et les populations selon une dynamique économique. Elle permet de mieux comprendre les transformations écologiques et sociales à l'œuvre dans ce contexte, en soulignant les relations entre occupation territoriale, travail indigène et exploitation des ressources naturelles.

O artigo examina as interações entre práticas agrícolas indígenas e coloniais na Amazônia portuguesa, destacando a transformação de roçados e capoeiras em espaços de exploração econômica. A partir de fontes dos séculos XVII e XVIII, discute-se o reaproveitamento das terras « cansadas » para o cultivo de gêneros comerciais e o papel de diferentes perfis de trabalhadores

indígenas nesse processo. A pesquisa revela uma lógica de utilidade que reconfigura terras e populações na dinâmica econômica e contribui para a compreensão das transformações ecológicas e sociais naquele contexto, destacando as relações entre ocupação territorial, trabalho indígena e exploração de recursos naturais.

The article examines the interactions between indigenous and colonial agricultural practices in Portuguese Amazonia. It highlights how cleared and cultivated plots (*roçados*) and abandoned plots (*capoeiras*) were transformed into areas of economic exploitation. Drawing on 17th and 18th century sources, we analyze the reuse of « fatigued » soils for the cultivation of commercial crops, as well as the role played by different profiles of indigenous workers in this process. The research uncovers a utilitarian logic that reconfigures both land and populations according to economic dynamics. It offers deeper insight into the ecological and social transformations at work in that context, emphasizing the relationships between territorial occupation, indigenous labor, and the exploitation of natural resources.

Entrées d'index

Mots-clés : Amazonie coloniale, agriculture indigène, drogues du sertão, travail indigène, transformation des paysages, roçados et capoeiras

Keywords: colonial Amazonia, indigenous agriculture, sertão drugs, indigenous labor, landscape transformation, roçados and capoeiras

Palavras chaves: Amazônia colonial, agricultura indígena, drogas do sertão, trabalho indígena, transformação da paisagem, roçados e capoeiras

Notes de la rédaction

Article reçu pour publication en décembre 2024 ; approuvé en mars 2025.

Texte intégral

Cette étude a été en partie financée par la Fondation d'appui à la recherche de l'État de São Paulo (Fapesp). Dossiers numéro #2022/02896-0 et #2024/01523-1.

- 1 Ces dernières années, l'archéologie a démontré que le paysage amazonien est en grande partie anthropique, c'est-à-dire qu'il résulte d'un processus de gestion et de domestication des plantes (Baleé 1993 ; Clement *et al.* 2015). Cela signifie que la forêt n'est pas un simple écosystème naturel, mais un environnement façonné par les pratiques millénaires de générations de cultivateurs, qui ont sélectionné des plantes et dispersé les graines de certaines espèces utiles, en les concentrant en différents points de la forêt. Ce faisant, les peuples indigènes ont à la fois facilité la préservation de la forêt et favorisé sa biodiversité. Avant tout contact avec les Européens, ils avaient ainsi déjà accumulé de vastes connaissances sur l'utilisation des plantes indigènes présentes sur leurs territoires et développé leurs propres techniques de gestion et de culture (Neves & Heckenberger 2019).
- 2 C'est précisément l'intérêt pour les plantes amazoniennes qui, dès le XVI^e siècle, a motivé les incursions européennes dans la région. Anglais, Français, Hollandais et Espagnols ont été les premiers à établir des comptoirs et des exploitations sucrières sur ce qu'on appelait la « Côte sauvage », une bande littorale située au nord de l'Amérique du Sud, entre l'embouchure de l'Orénoque et celle de l'Amazone. Les colons ont alors noué des partenariats commerciaux avec les autochtones et effectué quelques incursions à l'intérieur des terres. Ils recherchaient très certainement l'or du légendaire El Dorado, mais aussi des épices et le « Pays de la cannelle », ainsi que des espèces végétales et d'autres produits qu'ils auraient pu échanger avec les Amérindiens ou ramener en Europe.
- 3 Pratiquée depuis les premiers contacts avec les populations indigènes, l'exploitation

des espèces végétales amazoniennes par les Européens s'est intensifiée au milieu du XVII^e siècle, comme alternative au commerce avec l'Orient. Dans un contexte de concurrence commerciale à l'échelle mondiale, notamment entre Portugais et Hollandais¹, les uns comme les autres comptaient en effet sur les produits de la forêt amazonienne pour remplacer les épices orientales : fruits, écorces, graines, feuilles et racines étaient extraits et exportés vers l'Europe, sous le nom de « drogues du *sertão* »², « produits du pays » (« *gêneros da terra* ») ou « produits du commerce ». En raison de leurs propriétés médicinales, alimentaires et industrielles, ces plantes ont vite acquis de la valeur sur le marché européen (Almeida 1975 ; Boxer 1992 [1969] ; Cardoso 2015 ; Dias 2023).

4 L'exploitation de ces ressources dépendait de la collaboration des peuples indigènes. Leurs connaissances étaient déterminantes non seulement pour susciter l'intérêt des Européens envers certaines espèces, mais aussi pour en tirer profit. Il était en effet très important de savoir où se situaient les plantes d'intérêt, car leur répartition n'était pas homogène et l'on en découvrait rarement plusieurs au même endroit (Chambouleyron 2022, 338 et 340)³. Or, c'étaient les indigènes qui savaient où trouver et comment extraire les espèces végétales dans la forêt⁴ ; c'étaient aussi eux qui pagayaient et conduisaient les canoës sur les voies fluviales.

5 Parallèlement à l'exploitation des espèces indigènes, les colons locaux ont cherché à acclimater différentes plantes exogènes déjà cultivées dans d'autres territoires de l'Empire portugais. Encouragée par les mesures incitatives de la Couronne portugaise, à partir du milieu du XVII^e siècle, la production agricole s'est intensifiée. Il fallut alors mettre en place une stratégie pour concilier l'exploitation des potentialités du sol et du climat amazoniens avec l'extraction déjà en cours des drogues du *sertão*, sans compromettre la circulation des travailleurs employés dans cette activité. Et une fois de plus, les pratiques agricoles amérindiennes ont fini par contribuer – et par s'adapter – aux besoins économiques des colons (Ravena & Marin 2013, 397).

6 En analysant des sources coloniales qui traitent de cette problématique et proposent des solutions pour organiser les activités de différents groupes de travailleurs indigènes, nous avons cherché à comprendre comment les intérêts économiques, la circulation commerciale des plantes locales, les pratiques agricoles indigènes et coloniales ainsi que les relations de travail s'articulaient dans le contexte de l'Amazonie coloniale.

7 Les Portugais, qui dépendaient largement des indigènes tant pour exploiter les drogues du *sertão* que pour approvisionner la colonie en denrées alimentaires, ont ainsi mis en place un système d'agriculture complémentaire, conciliant l'exploitation de la forêt et la culture de produits agricoles destinés à l'exportation (Dias 2019 et 2023). Ce système répondait certes aux besoins de l'entreprise coloniale, mais subvertissait les pratiques indigènes traditionnelles, en introduisant une méthode d'exploitation visant à optimiser à la fois la productivité du sol et celle des travailleurs indigènes.

Les terres « fatiguées » de Saint-Louis

8 Lorsqu'ils tentèrent d'établir un contact avec la nation des Tabajaras, les Français découvrirent que la faim était l'un des principaux obstacles auxquels devaient faire face les navigateurs explorant la région. Comme le rapporte Yves D'Évreux (2007 [1616], 23), une expédition partie de la ville de Saint-Louis récemment conquise, et dont l'objectif était de sceller la paix entre les Tabajaras et les Tupinambas, dut être interrompue en raison du manque de nourriture.

9 En effectuant ce voyage, les Français préoyaient de restituer aux Tabajaras certains de leurs membres capturés par les Tupinambas et de leur offrir des produits

susceptibles de les intéresser. L'imminence de la famine les contraignit toutefois à écourter leur périple. Faute de provisions suffisantes pour achever même le voyage aller, les Français décidèrent de libérer les captifs plus tôt que prévu, en leur remettant une modeste quantité de farine. Puis ils n'eurent d'autre choix que de retourner à Saint-Louis, dans l'espoir que, le moment venu, les indigènes se souviendraient du geste de libération des captifs. Les colons avaient promis à ces derniers une belle récompense s'ils préparaient les Tabajaras à leur faire bon accueil lorsqu'ils reviendraient, trois ou quatre mois plus tard, afin de sceller l'alliance.

10 Peu importe ici de savoir si le plan français a eu les résultats escomptés. Ce qui retient notre attention est le rôle central joué par les vivres dans le succès – ou l'échec – de l'expédition. Selon D'Évreux, l'alliance avec les Tupinambas fut essentielle au maintien des Français sur l'île. Ce partenariat reposait principalement sur la fourniture de provisions, tout particulièrement de farine de manioc⁵, issue des *roçados*⁶ indigènes. La présence de cet aliment s'avéra ici importante, préfigurant le rôle qu'il jouerait dans les années suivantes pour l'exploitation effective du territoire. Tel fut déjà le cas lors de la reconquête portugaise du Maranhão, où la farine de manioc constitua la base de l'alimentation des combattants portugais envoyés en 1614, précisément pour chasser les Français et occuper l'île de São Luís⁷.

11 Aucune donnée archéologique ne permet d'attester que le manioc ait été consommé à grande échelle par les peuples indigènes avant l'arrivée des Européens. En revanche, sa consommation s'est popularisée pendant la période coloniale, entraînant une intensification de sa production qui a eu pour effet de transformer le paysage amazonien. D'abord utilisée par les Portugais pendant la reconquête du Maranhão, puis pour nourrir les travailleurs indigènes (Ravena & Marin 2013, 397 ; Cruz 2011, 59-60), la farine de manioc est ainsi devenue un élément essentiel pour l'exploitation économique de la région. Avec le temps, l'adaptation alimentaire des peuples indigènes et la généralisation de la consommation de cette farine ont fait évoluer les pratiques agricoles. L'expansion des zones cultivées et la transformation des *roçados* ont alors entraîné une modification du territoire et du paysage autour des centres coloniaux, tels que la forteresse de Saint-Louis.

12 C'est ce que suggère le récit d'Yves D'Évreux, qui présente les changements dans le paysage comme une conséquence directe de la production agricole des Tupinambas pour subvenir aux besoins des colons français. Le capucin décrit Saint-Louis comme une « pointe rocheuse qui avance sur la mer, habitée jadis par des sauvages », auparavant cultivée par les indigènes « à leur manière ». Mais en 1614, après trois ans d'occupation française, les sols étaient déjà épuisés et ne pouvaient produire autre chose que des broussailles, ce qui obligea à les laisser au repos pendant plusieurs années. D'Évreux ne reconnaît pourtant pas que la dégradation ait été provoquée par la demande française et par l'expansion agricole qui s'en est suivie, incompatible avec le rythme de régénération de la forêt locale. Il considère au contraire que cette détérioration résultait de l'usage antérieur de ces terres par les indigènes, suggérant que l'épuisement du sol n'a été causé que par sa réutilisation sur de courtes périodes.

13 Ce tableau initial annonçait un processus qui allait s'intensifier dans les années suivantes, avec l'occupation portugaise et la volonté grandissante de transformer les terres du Maranhão et d'autres régions amazoniennes en zones productives. L'idée que São Luís et ses environs constituaient des territoires à fort potentiel agricole se retrouve également dans des textes comme *Descrição do Maranhão e Pará* de Maurício de Heriarte (1874 [1662]). Près d'un demi-siècle après le récit du capucin français, Heriarte décrit ainsi cette île, déjà sous domination portugaise, comme une terre prometteuse, soulignant sa fertilité et ses « belles forêts ».

14 Toujours selon Heriarte (1874 [1662], 9-11, 20-21), certaines cultures étaient déjà

bien implantées dans la région, dont celle du tabac⁸, qui se distinguait par sa qualité et sa productivité. Il mentionne également la production de différents fruits, ainsi que de rocou⁹, de coton¹⁰ et de choca vert¹¹. Heriarte laisse entendre que ces cultures n'étaient pas pratiquées dans les *campinas* [prairies naturelles], qui étaient réservées au pâturage du bétail¹², mais dans les *roçados*. Cruz (2011, 64) précise que ces derniers servaient généralement à cultiver du manioc, tout en pouvant accueillir d'autres cultures, comme l'indique Heriarte.

15 Ce point est pertinent dans la mesure où, près d'un siècle plus tard, le missionnaire João Daniel a suggéré que l'agriculture locale s'était principalement développée à partir de ces *roçados*. Une telle évolution s'expliquerait à la fois par la possibilité de cultiver d'autres plantes en association avec le manioc et par le fait qu'après la récolte des tubercules, les parcelles préparées selon des techniques indigènes pouvaient être réutilisées pour d'autres cultures.

16 Dans ce contexte, la description de Heriarte indique une diversification de l'usage colonial de ces terres, sans qu'il formule d'objection à la réutilisation des *roçados*, contrairement à ce qu'avait relevé D'Évreux. Bien qu'il ne mentionne ni l'association d'autres cultures au manioc, ni la réutilisation des parcelles après sa récolte, Heriarte suggère un début de production conforme aux stratégies indigènes d'utilisation agricole de la terre.

17 Même si son silence sur le point souligné par D'Évreux – la transformation des terres en espaces improductifs – ne nous permet pas d'affirmer que le problème ne se posait plus, son témoignage suggère que ce n'était plus un sujet d'attention pour ceux qui décrivaient le paysage. Au contraire, on commençait à mettre en avant les potentialités productives du lieu, présentées comme autant d'attraits pour les futurs colons. L'île de *São Luís* était donc désormais considérée comme un espace riche en opportunités pour l'agriculture.

18 À la fin du XVII^e siècle, le jésuite luxembourgeois João Felipe Bettendorff (2010 [1698], 15-19) décrit à nouveau cette île dans sa *Crônica da missão dos padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão* [Chronique de la mission des pères de la Compagnie de Jésus dans l'État du Maranhão]. Il souligne les impacts de la colonisation sur les sols et constate que les terres de *São Luís* sont « très fatiguées ». Il précise qu'il n'y subsiste que peu de zones de forêt vierge, l'île ayant été intensément exploitée pour la culture du maïs¹³ et du manioc. En conséquence, elle est « couverte de forêts déjà plus basses, et peuplée de palmiers bien adaptés ». Bettendorff indique néanmoins que, bien qu'épuisées, ces terres restent propices à la culture du tabac, du coton, de la canne à sucre, du rocou, de l'indigotier¹⁴ et de nombreux autres produits. Il s'agissait de terres couvertes d'une végétation basse et qui étaient donc en phase initiale de régénération forestière.

19 Bien que Bettendorff souligne également les impacts de l'occupation coloniale, son récit, comme celui de Heriarte, se concentre sur le potentiel productif des sols. Le commentaire de Bettendorff se distingue toutefois des autres, car il établit clairement un lien entre ce potentiel et la présence de parcelles laissées en friche. Plus précisément, il suggère que les terres « épuisées » par l'occupation coloniale pourraient retrouver un second souffle si elles étaient affectées à des cultures adaptées à leur état actuel, hérité d'un usage tourné vers la subsistance. Plus encore, Bettendorff indique une claire continuité entre les *roçados* de manioc et l'utilisation de ces terres pour d'autres productions agricoles.

20 Ainsi, la lecture croisée de ces trois récits nous révèle une dynamique du paysage, en montrant comment l'activité agricole et l'intervention coloniale ont façonné l'environnement de *São Luís*. Les *roçados* défrichés et les parcelles réoccupées par les cultures de produits commerciaux ont transformé le territoire, sous l'effet continu de la

présence coloniale. Tout indique que la succession végétale propre à cette région a ainsi cédé la place à une pratique agricole commerciale, déconnectée du rythme de régénération de la forêt.

21 Comme le souligne Warren Dean (1996, 44-46) dans son étude sur la forêt atlantique coloniale, la présence européenne a eu des effets négatifs sur la forêt, en intensifiant et en étendant de façon prédatrice les pratiques indigènes. Avec la réoccupation des espaces par la charrue et la monoculture, la végétation native du littoral brésilien a progressivement fait les frais d'un modèle productif qui bloquait son processus de succession et de régénération aux stades initiaux. La colonisation a accéléré la déforestation, tirée par une demande croissante qui a amené à adopter des rythmes de production dépassant les capacités de régénération de la forêt.

22 Un processus similaire s'est déroulé dans l'Amazonie portugaise, avec toutefois quelques particularités : lorsque la réoccupation des espaces avait lieu, ce n'était pas toujours à l'aide de la charrue ni selon le modèle de la plantation, mais souvent par l'occupation des terres laissées par la culture du manioc, afin d'y produire ce qui intéressait les colons (Daniel 2004 [1776], vol. 1, 139-160, 581 ; vol. 2, 18-46, 171-176)¹⁵. Ainsi, l'agriculture locale a développé certaines spécificités, sous l'effet de la diversité de la nature amazonienne et en accord avec les systèmes culturels de ses occupants (Angelo-Menezes 1999, 238). Cela signifie que la pratique agricole, exercée par les indigènes et encouragée par les Portugais, a intégré les savoirs et les techniques des deux groupes, donnant lieu à une expérience adaptée aux besoins et aux intérêts des colonisateurs.

23 Bien que l'ampleur de cette réutilisation des terres des *roçados* (en particulier dans les *sertões*) reste à évaluer, les sources consultées suggèrent que ses conséquences sur le paysage pourraient avoir été comparables à celles observées par Warren Dean pour la forêt atlantique. Alors que les pratiques indigènes tendaient à préserver l'équilibre, l'avancée des colons a provoqué des déséquilibres perceptibles, notamment dans les zones inondables, qui se sont traduits par la déforestation, l'érosion des sols et l'homogénéisation du biome, comme le décrit Bettendorff.

24 Malgré les tentatives d'adaptation et d'homogénéisation des pratiques indigènes, leur influence est restée fondamentale pour comprendre certains aspects de la production économique en Amazonie. La base agricole, centrée sur la culture du manioc, était intrinsèquement liée à l'expérience extractiviste. Ainsi, comme nous le verrons ci-dessous, l'usage du sol dans la région reflétait une intégration entre les pratiques agricoles et celles de cueillette au sein de l'économie coloniale amazonienne (Costa 2012 ; Ravena & Marin 2013 ; Pompeu 2021).

***Roçados, capoeiras* et produits du pays**

25 À l'instar des descriptions de São Luís, divers documents sur l'Amazonie traitant des terres occupées par les colons aux XVII^e et XVIII^e siècles font référence à des paysages transformés par la colonisation. La présence d'expressions telles que « terres fatiguées » ou encore « dévastées » semble indiquer que la déforestation et l'occupation se sont intensifiées dans certaines zones, entraînant des processus dans lesquels la nature ne parvenait plus à se régénérer ni à s'adapter au rythme des transformations provoquées (Heriarte 1874 [1662], 20-21, 52, 62 ; Bettendorff 2010 [1698], 15-21).

26 La demande coloniale croissante a conduit à une rupture avec les pratiques traditionnelles d'occupation indigène, caractérisées par leur caractère temporaire et mobile. Dans ces dernières, les zones défrichées pour les cultures vivrières étaient utilisées sur de courtes périodes, puis laissées à l'abandon. Le processus de régénération

pouvait durer de huit à vingt ans, après quoi ces terres pouvaient à nouveau être utilisées (Daniel 2004 [1776], vol. 2, 18-19). Les occupants portugais ont toutefois introduit un modèle de réoccupation continue des terres, rompant avec la logique d'alternance entre zones cultivées et zones sauvages.

27 Ces espaces en friche, également appelés *capoeiras*, sont aujourd'hui considérés comme des zones de transition. Ils se caractérisent par une avancée progressive – et presque désordonnée – de la forêt sur des terres ayant subi une intervention exogène, notamment humaine (Cabral de Oliveira 2016 et 2024). Il s'agit donc d'espaces où s'entremêlent des éléments de la forêt et du *roçado*, caractérisés par la présence d'une végétation basse composée de « mauvaises herbes » et de plantes épineuses d'où émergent quelques arbres pionniers tels que les *embaúbas* ou certains palmiers, comme ceux mentionnés par Heriarte.

28 La colonisation a interrompu le processus naturel de régénération forestière, et les *roçados* abandonnés ont commencé à être perçus comme des zones prometteuses pour de nouvelles cultures commerciales (Daniel 2004 [1776], vol. 2, 21). Ces espaces déjà défrichés offraient en effet des conditions idéales pour la culture de produits prisés sur le marché, tels que le maïs, le tabac, le coton, le café¹⁶ et le cacao, entre autres. L'occupation de ces parcelles demandait des efforts minimes, ce qui les rendait particulièrement attrayantes pour les colons.

29 Leur reconversion n'impliquait que des tâches simples, comme l'élagage des branches et l'arrachage des plantes indésirables, principalement épineuses et arbustives. Elle exigeait néanmoins certaines précautions, en particulier pour éviter les animaux venimeux qui peuplaient ces terrains abandonnés. Cela n'empêchait pas les colons de juger ces tâches à la portée de n'importe quel travailleur, y compris des enfants. Certains documents, comme le récit du jésuite João Daniel, indiquent par ailleurs que l'entretien initial de ces parcelles pouvait être assuré par des animaux. Ainsi, on pouvait mettre le bétail à paître sur ces terres « afin d'empêcher les arbustes de percer et de former une nouvelle forêt » (Daniel 2004 [1776], vol. 2, 34).

30 Tout au long de l'histoire du Maranhão et du Grand Pará¹⁷, depuis les premières occupations européennes jusqu'au XVIII^e siècle, on observe chez les colons une volonté de maintenir une occupation continue de ces espaces, en y cultivant des « produits du pays », qu'ils soient autochtones ou acclimatés. Cet intérêt n'était pas seulement le fait des habitants de la région : il faisait aussi l'objet de discussions dans les documents officiels. En témoignent par exemple le « *Discurso sobre os gêneros para o comércio que há no Maranhão e Pará* » [Discours sur les produits pour le commerce dans le Maranhão et le Pará], rédigé par le diplomate portugais Duarte Ribeiro de Macedo lors de son séjour en France en 1673, et la lettre adressée en janvier 1752 par Francisco Xavier de Mendonça Furtado, gouverneur de l'État, à son frère, le célèbre marquis de Pombal¹⁸.

31 Rédigés à 80 ans d'intervalle, ces deux documents énumèrent différents produits cultivables dans la région, aux côtés d'autres qui ne pouvaient être extraits que des *sertões*. Tous deux soulignent que les premiers pouvaient être plantés dans tout type d'espace, y compris sur des terrains à la végétation basse, en cours de régénération¹⁹. Plus encore, ils examinent les conditions permettant une telle production, notamment en ce qui concerne l'organisation du travail indigène, de manière à assurer sa complémentarité avec l'exploitation déjà bien établie et efficace des *sertões* amazoniens.

32 Le point qui nous intéresse dans ces documents est la relation établie entre les « affaires du *sertão* » et l'exploitation du potentiel agricole des terres amazoniennes. C'est pourquoi il est essentiel, avant de poursuivre, de présenter succinctement l'organisation de ces activités, ainsi que la participation de différents profils de travailleurs à chacune d'elles.

Occuper la terre, occuper l'indigène

- 33 Les affaires des *sertões*, qui impliquaient la collecte de « drogues » et la capture d'indigènes, jouaient un rôle central dans l'économie de l'Amazonie coloniale. La main-d'œuvre indigène employée lors de ces expéditions pouvait avoir différents statuts : il pouvait s'agir d'esclaves appartenant aux entrepreneurs privés responsables des expéditions, ou bien d'indigènes libres, recrutés dans les villages missionnaires (Pompeu 2023, 114)²⁰. Ces travailleurs étaient répartis sur une base annuelle, avec un contingent prédéterminé mis à la disposition des colons contre paiement d'un salaire (Dias 2023, 85).
- 34 Bien que certaines listes d'expédition mentionnent la participation de femmes à ces activités, surtout dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (Roller 2013, 208-209), la préférence allait aux travailleurs masculins, en particulier ceux venus des villages et âgés de 13 à 50 ans, considérés comme « plus habiles » pour les différentes tâches à accomplir.
- 35 En dépit de ce profil bien défini, caractérisant les indigènes jugés « plus habiles » ou « utiles » et donc aptes à participer aux voyages dans les *sertões*, les travailleurs répondant à ces critères ne pouvaient pas exercer la même activité pendant deux années consécutives, car cela était interdit par la loi. Le Règlement des missions de 1686, par exemple, avait institué une rotation annuelle, afin d'éviter que les villages ne se vident.²¹
- 36 La plupart des expéditions dans le *sertão* étaient organisées et réalisées par des particuliers (Pompeu 2023). Depuis la fin du XVII^e siècle, ces voyages bénéficiaient du soutien systématique d'un réseau de villages indigènes, administrés par des missionnaires religieux. Ces missions, stratégiquement situées à proximité des principaux cours d'eau, formaient des itinéraires qui facilitaient les contacts et les échanges entre les villages. Elles permettaient ainsi de ravitailler les expéditions et de leur fournir de la main-d'œuvre (Ravena & Marin 2013, 415-416), même si cette opération n'était pas toujours consensuelle : les colons se plaignaient souvent de l'influence exercée par les religieux sur les indigènes.
- 37 Les expéditions dans les *sertões* amazoniens duraient de deux à huit mois, selon la destination (Pompeu 2021, 71). Chaque canoë pouvait transporter entre 40 et 50 indigènes, dont une trentaine de rameurs (Roller 2013, 207)²². Le jésuite João Daniel (2004 [1776], vol. 2, 241) rapporte que les expéditions partaient déjà avec des objectifs précis, les produits les plus couramment collectés étant le cacao²³, la salsepareille²⁴ et le clou de girofle²⁵. Si l'espèce convoitée se révélait rare, on en recherchait d'autres, pour compenser les coûts du voyage.
- 38 Même si les « affaires du *sertão* » jouaient un rôle prédominant, l'agriculture a toujours eu sa place dans l'économie coloniale amazonienne. Loin de se réduire à un simple complément de l'extractivisme, la production agricole s'est ainsi développée comme partie intégrante des relations économiques et sociales de l'époque, en mobilisant différents profils de travailleurs et diverses stratégies productives. Les activités visaient aussi bien la production vivrière que celle de produits commerciaux, qu'ils soient exogènes ou indigènes. La culture de plantes autochtones comme le cacao pouvait en effet présenter des avantages significatifs, en permettant d'augmenter la production²⁶, de mieux contrôler la qualité des fruits et de faciliter leur transport vers les ports d'expédition (Ravena & Marin 2013, 400-401). Avec les différentes mesures incitatives adoptées par la Couronne à la fin du XVII^e siècle, les discussions et initiatives visant à développer des stratégies agricoles pour les drogues du *sertão* se sont intensifiées.
- 39 Un exemple de ces débats est le « *Papel que se deu à Rainha D Luiza sobre várias utilidades do Maranhão* » [Papier remis à la reine Louise sur les différentes utilités du

Maranhão]²⁷, rédigé dans les années 1660 par Ornelas da Câmara. Ce document est considéré comme précurseur dans l'analyse du potentiel économique de la région et son auteur est reconnu comme le premier colon à avoir cultivé avec succès le cacao dans le Pará, grâce à des techniques déjà éprouvées dans les colonies espagnoles²⁸. Peu après Ornelas da Câmara, l'Administrateur du Trésor royal, Dom Fernando Ramires, a également rapporté avoir produit du cacao, en s'inspirant lui aussi de l'expérience castillane. La technique consistait à établir une association²⁹ entre espèces et à cultiver le cacaoyer avec le vanillier, ce dernier lui apportant de l'ombre pendant sa phase de croissance³⁰.

40 Un autre témoignage sur les stratégies employées pour la culture de plantes utiles en Amazonie est fourni par le « *Discurso sobre os géneros para o comércio que há no Maranhão e Pará* » [Discours sur les genres pour le commerce qui existe au Maranhão et au Pará]³¹, de Duarte Ribeiro de Macedo. Cet homme de lettres portugais, sans expérience directe dans la région, était en revanche reconnu pour ses écrits sur divers sujets, notamment politiques et économiques³². Un tel prestige lui permettait d'accéder à certaines informations et d'échanger avec des interlocuteurs connaissant bien l'Amazonie, comme le jésuite Antônio Vieira (Vieira & Macedo 1827).

41 Le « Discours » de Macedo présente les différents produits, ou « genres », indigènes et exotiques, susceptibles d'être exploités en Amazonie. Bien qu'il se réfère à la fois à la production agricole et à l'extractivisme, il met en avant les opportunités de culture offertes par chacune des espèces. Cette liste comprend différents fruits, écorces, racines et autres parties de plantes utiles qui pouvaient être – ou étaient déjà – exportées vers l'Europe : cacao, huiles, colorants naturels tels que l'indigo indigène et le rocou, ainsi que certains substituts possibles aux principales épices asiatiques, comme le clou de girofle d'écorce et la cannelle locale, ou encore le musc, le coton indigène et le tabac. Y figurent en outre quelques plantes exogènes déjà bien connues sur le marché européen, comme la canne à sucre (*Saccharum* sp.).

42 Le texte souligne le potentiel agricole de la majorité de ces produits. À plusieurs reprises, il précise que bon nombre des espèces citées pourraient être cultivées sans grand effort, certaines même à partir de jeunes plants sauvages prélevés dans les forêts et transplantés dans les exploitations des habitants. Il suggère également de semer ces espèces dans n'importe quel terrain dépourvu de végétation, afin de garantir une production peu exigeante en main-d'œuvre. Cela permettrait d'affecter les travailleurs disponibles aux tâches les moins complexes.

43 Duarte Ribeiro de Macedo souligne également la possibilité d'initier les enfants au travail agricole. Le coton et la canne à sucre, par exemple, sont présentés comme des cultures simples, qui peuvent être confiées aux filles et garçons dès « l'âge tendre ». Pour la culture de la canne, Macedo propose en outre d'attirer et de motiver les « *tapuias* », des indigènes considérés comme barbares qui vivaient au bord des rivières, vraisemblablement dans les *sertões*. Sa suggestion consiste à leur apprendre à produire et à « négocier au moyen de la culture », en utilisant le travail pour surmonter ce qu'il estime être un état de « misère ». La canne à sucre et le tabac ont ainsi joué tous deux un rôle crucial dans l'économie agricole de l'Amazonie coloniale, tant par leur valeur sur le marché extérieur que par leur importance dans les circuits locaux³³.

44 Pour la culture du tabac, qu'il considère comme plus laborieuse, Macedo recommande de mobiliser davantage de travailleurs et de concentrer la production sur les périodes où la demande est moindre pour d'autres activités. Selon lui, le moment idéal se situe entre juin et octobre, lorsque « l'on n'embarque pas avec un autre travail lié aux plantes », ce qui permet d'optimiser l'emploi de la main-d'œuvre.

45 Il est intéressant de noter que cet intervalle coïncidait avec les moments de moindre activité des canoës envoyés dans le *sertão*. Les voyages commençaient généralement en

août, surtout lorsque l'on souhaitait d'abord exploiter le commerce des tortues (Pompeu 2023, 111-112). Le pic de départ des canoës avait lieu en novembre, avec un retour prévu jusqu'en mars, quand les navires portugais quittaient Belém pour transporter les « drogues » vers l'Europe (Daniel 2004 [1776], vol. 2, 79-85). Le reste du temps, il serait possible d'employer une grande partie des travailleurs, tant qu'ils n'étaient pas affectés aux canoës.

46 Cette même logique pouvait s'appliquer aux travailleurs des *roçados*. Les parcelles de manioc étaient généralement préparées entre décembre et janvier. D'autres, plus petites, étaient plantées de mai à juillet, afin de compenser d'éventuelles pertes dans les productions principales. Cependant, ces *roçados* plus modestes ne demandaient pas autant de main-d'œuvre, ce qui libérait une partie des travailleurs pour d'autres activités³⁴. La culture du tabac pouvait elle aussi faire appel aux esclaves qui travaillaient habituellement dans les *roçados*, en particulier aux femmes et aux enfants. En effet, leur entretien ne demandait au départ que peu de travail : une fois le terrain préparé, ces travailleurs pouvaient donc être affectés à d'autres tâches.

47 Enfin, Duarte Ribeiro de Macedo reconnaît que la culture du tabac est consommatrice de main d'œuvre et sujette à des pertes importantes, mais il souligne aussi que les tâches requises sont peu coûteuses et faciles à accomplir. Bien qu'il n'explique pas pourquoi il juge cette culture laborieuse, d'autres sources mentionnent le besoin de fertiliser le sol et d'ériger des structures pour protéger les plants pendant leur croissance (Daniel, 2004 [1776], vol. 2, 28-29). Il est donc possible que les difficultés évoquées par Macedo se réfèrent à la nécessité d'enseigner ces pratiques, peu familières aux indigènes récemment installés dans des villages ou capturés.

48 L'idée de Macedo de mobiliser des groupes indigènes habituellement éloignés des activités économiques à grande échelle pour les travaux agricoles n'était pas exclusive à son discours. D'autres documents de l'époque révèlent en effet un traitement contrasté entre ces groupes et ceux engagés dans les « affaires du *sertão* : alors que les uns sont qualifiés de « plus habiles », les autres sont taxés d'« inutiles ».

49 Cette distinction apparaît par exemple dans une provision royale du 1^{er} décembre 1677³⁵, qui répond aux propositions du déjà cité D. Fernando Ramires concernant la culture du cacao et de la vanille. Dans ce document, le prince ordonne d'employer « les Indiens plus inutiles à cette culture, en réservant les plus habiles pour aller aux missions », c'est-à-dire pour les expéditions de *descimentos*.³⁶

50 Le terme « inutiles » se retrouve aussi dans les écrits du père Antônio Vieira, notamment dans son « Parecer ao Príncipe Regente sobre o aumento do Estado do Maranhão e missões dos índios » [Avis au Prince régent sur l'expansion de l'État du Maranhão et les missions des Indiens], daté de 1679 (Vieira 2014 [1679], 265). Dans ce document, Vieira suggère aux religieux responsables des villages d'employer les indigènes relevant de leur administration aux travaux agricoles afin de couvrir les dépenses des villages et des églises, ainsi que les coûts des missions. Vieira recommande à ces missionnaires de s'associer aux Principaux (autorités indigènes) des villages pour motiver « la gente inutile, qui ne peut aller aux missions, comme les vieux, les femmes et les enfants et autres Indiens, pendant les six mois où ils sont libérés du service de la République » afin qu'ils « plantent et cultivent également à leur tour lesdites drogues » – il se réfère ici aux produits extraits des *sertões* amazoniens.

51 Pour le prêtre, une telle stratégie permettrait de couvrir les besoins et les dépenses des villages, en particulier pour fournir aux habitants tous les outils, instruments divers et vêtements nécessaires à leur travail. Dans cette optique, il soutient que les indigènes considérés comme « inutiles », faute de participer aux activités des canoës, devraient être réorientés vers d'autres tâches productives, où ils exerceraient des fonctions les rendant essentiels à leurs villages.

52 Ces exemples indiquent que l'idée d'inutilité ne renvoyait pas à l'impossibilité pour ces indigènes d'assumer une fonction quelconque au sein du système économique dans lequel ils étaient insérés. Et ce d'autant plus qu'une grande partie d'entre eux était déjà affectée à des activités de subsistance. Dans cette optique, l'emploi du terme « inutiles » semble davantage lié à une logique économique de rendement et de productivité qu'à la participation effective de ces individus au système d'exploitation coloniale. Les sources citées proposent d'affecter ces individus à des activités adaptées à leurs capacités, dans un souci d'efficacité et de moindre coût (Dias 2019, 246).

53 En outre, ces mêmes sources suggèrent que le développement agricole permettrait de mobiliser efficacement ces profils de travailleurs indigènes. Macedo, en particulier, développe cette idée en proposant la mise en valeur des terres défrichées, pour laquelle on pourrait même faire appel au travail des enfants. Bien qu'il ne mentionne pas explicitement les *roçados* de manioc ni les *capoeiras* qui en résultent, il est possible qu'il fasse référence aux mêmes terres « fatiguées », présentant un potentiel agricole, que celles observées par d'autres correspondants de la colonie, dont Heriarte et Bettendorff. Il est en effet question dans les deux cas de l'utilisation de zones de « forêt plus basse », « sans culture », où cultiver serait une tâche relativement simple, consistant essentiellement à désherber et à éliminer les plantes indésirables qui pourraient apparaître pendant la production.

Conclusion

54 La circulation des plantes entre le Nouveau Monde et l'Ancien Monde a été l'un des aspects marquants du processus de colonisation des Amériques. En Amazonie portugaise, ce phénomène a revêtu des caractéristiques propres, en lien avec les pratiques agricoles traditionnelles des indigènes et les exigences économiques des colonisateurs. Le système des *roçados*, traditionnellement utilisé par les peuples autochtones pour leurs cultures vivrières, a pris une place centrale dans la dynamique d'appropriation et de réappropriation des terres amazoniennes et de leurs espèces végétales.

55 Dans cet article, nous avons examiné comment la logique coloniale a transformé ces *roçados* en espaces d'expérimentation et d'adaptation de cultures, qu'elles soient indigènes ou exogènes. Cette analyse contribue ainsi à la compréhension des vastes processus de circulation et d'appropriation des plantes à l'époque moderne. Les *roçados*, auparavant laissés à l'abandon par les populations autochtones pour leur régénération forestière, ont désormais fait l'objet d'une occupation continue à des fins agricoles et sont devenus le théâtre de transformations écologiques et sociales. Leur reconfiguration sous l'effet de la logique coloniale illustre comment la circulation des végétaux, depuis l'ère des découvertes, a été intimement liée aux dynamiques de pouvoir, aux stratégies d'occupation territoriale et à la transformation des paysages par des processus économiques et culturels.

56 Enfin, le concept d'utilité émerge comme un axe structurant des différents discours et intérêts coloniaux relatifs à l'exploitation des plantes amazoniennes, des terres et des populations indigènes. Les terres épuisées par les cultures vivrières, auparavant considérées comme inexploitable et abandonnées par les populations indigènes, ont été requalifiées par la logique coloniale en tant qu'espaces utiles à la culture de plantes d'exportation, pour répondre à la demande du marché européen. En parallèle, les indigènes classés comme « inutiles », car jugés inaptes au travail extractif des drogues du *sertão*, ont trouvé dans ce système une nouvelle fonction : ils sont devenus indispensables à la gestion de ces terres fatiguées, contribuant par leur force de travail à

la production agricole destinée au commerce. De la sorte, la notion d'utilité coloniale a non seulement redéfini les ressources naturelles et humaines disponibles, mais aussi construit un système intégré qui a transformé des terres et des populations auparavant rejetées en éléments centraux de l'économie d'exportation amazonienne.

Bibliographie

Almeida, Luis Ferrand de. 1975. « Aclimação de plantas do Oriente no Brasil durante os séculos XVII e XVIII. » *Revista Portuguesa de História* XV: 339-481.
DOI : 10.14195/0870-4147_15_9

Angelo-Menezes, Maria de Nazaré. 1999. « O sistema agrário do vale do Tocantins colonial: agricultura para consumo e para exportação. » *Projeto História* 18: 237-259. Disponible sur : <https://revistas.pucsp.br/index.php/revph/article/view/10997> (consulté le 10 février 2024).

Balée, William. 1993. « Biodiversidade e os índios amazônicos. » In *Amazônia etnologia e história indígena*, dirigé par Manuela Carneiro da Cunha & Eduardo Viveiros de Castro, 385-394. São Paulo: NHII-USP.

Bettendorff, João Felipe. 2010 [1698]. *Crônica da missão dos padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão*. Brasília: Edições do Senado Federal.

Bluteau, Raphael. 1712-1728. *Vocabulario portuguez, e latino, aulico, anatomico, architectonico, bellico, botanico ...: autorizado com exemplos dos melhores escritores portuguezes, e latinos; e offerecido a El Rey de Portugal D. João V*. 8 vols. 2 suplementos. Coimbra & Lisbonne : Collegio das Artes da Companhia de Jesu & Officina de Pascoal da Sylva. Disponible sur : <https://www.bbm.usp.br/pt-br/dicionarios/vocabulario-portuguez-latino-aulico-anatomico-architectonico/> (consulté le 20 février 2024).

Boxer, Charles R. 1992 [1969]. *O império marítimo português, 1415-1825*. Lisbonne: Edições 70.

Cabral de Oliveira, Joana. 2016. « Mundos de roças e florestas. » *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. Ciências Humanas* 11 (1): 115-131. DOI: <https://doi.org/10.1590/1981.81222016000100007>.
DOI : 10.1590/1981.81222016000100007

Cabral de Oliveira, Joana. 2024. « Histórias do subterrâneo: movimentos de cultivo e asservajamento das mandiocas. » Thèse de *livre-docência*. Campinas : Université de Campinas (Unicamp).

Cardoso, Alírio. 2015. « Especiarias na Amazônia portuguesa: circulação vegetal e comércio atlântico no final da monarquia hispânica. » *Tempo* 21 (37): 116-133. DOI: <https://doi.org/10.1590/TEM-1980-542X2015v213701>.
DOI : 10.1590/TEM-1980-542X2015v213701

Chambouleyron, Rafael. 2022. « O “cravo do Maranhão” e a Amazônia global (séculos XVII-XVIII). » *Revista de Índias* 82 (285): 329-361. Disponible sur : <https://revistadeindias.revistas.csic.es/index.php/revistadeindias/article/view/1560> (consulté le 11 décembre 2024).

Clement, Charles R. *et al.* 2015. « The Domestication of Amazonia before European Conquest. » *Proceedings of The Royal Society: Biological Sciences* 282 (1812). DOI: <https://doi.org/10.1098/rspb.2015.0813>.
DOI : 10.1098/rspb.2015.0813

Costa, Francisco de Assis. 2012. « A economia colonial do Grão-Pará: uma avaliação crítica (1720-1822). » *Economia e Sociedade* 21 (1): 197-219. DOI: <https://doi.org/10.1590/S0104-06182012000100008>.
DOI : 10.1590/S0104-06182012000100008

Cruz, Roberto Borges da. 2011. « Farinha de “pau” e de “guerra”: os usos da farinha de mandioca no extremo norte (1722-1759). » Dissertation de *mestrado*. Belém : Université fédérale du Pará (UFPA).

D'évreux, Yves. 2007 [1616]. *Continuação da história das coisas mais memoráveis acontecidas no Maranhão nos anos 1613 e 1614*. Brasília: Senado Federal/Conselho Editorial.

Daniel, João. 2004 [1776]. *Tesouro descoberto no Máximo rio Amazonas*. 2 vols. Rio de Janeiro: Contraponto.

Dean, Warren. 1996. *A ferro e fogo: a história e a devastação da Mata Atlântica brasileira*. São

Paulo: Companhia das Letras.

Dias, Camila Loureiro. 2019. « Os índios, a Amazônia e os conceitos de escravidão e liberdade. » *Estudos avançados* 33 (97): 235-252. Disponible sur: http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0103-40142019000400235&lng=en&nrm=iso (consulté le 11 décembre 2024).

Dias, Camila Loureiro. 2023. « Produção agrícola e extrativismo: a economia amazônica na primeira metade do século XVIII. » In *As drogas do sertão e a Amazônia colonial portuguesa*, dirigé par Rafael Chamboleyron, 85-107. Lisbonne : Centro de História da Universidade de Lisboa.

Heriarte, Mauricio. 1874 [1662]. *Descriçam do Maranhão, Pará, etc.* Vienna d'Austria: Imprensa do Filho de Carlos Gerold.

Leite, Antônio Serafim. 1943. *História da Companhia de Jesus no Brasil*. Vol. IV. Lisbonne : Portugália.

Mendonça, Marcos Carneiro de. 2005. *A Amazônia na era pombalina: correspondência do Governador e Capitão-General do Estado do Grão-Pará e Maranhão, Francisco Xavier de Mendonça Furtado: 1751-1759*. 3 vols. Brasília: Senado Federal/Conselho Editorial.

Moreno, Diogo de Campos. 2011 [1614]. *Jornada do Maranhão*. Brasília: Senado Federal/Conselho Editorial.

Neves, Eduardo G. & Michael J. Heckenberger. 2019. « The Call of The Wild: Rethinking Food Production in Ancient Amazonia. » *Annual Reviews of Anthropology* 48: 371-388. DOI: <https://doi.org/10.1146/annurev-anthro-102218-011057>.

DOI : 10.1146/annurev-anthro-102218-011057

Pereira, Ana Luiza de Castro. 2014 « 'E o conhecimento da viveza (...) o habilitou para aquele lugar': Duarte Ribeiro de Machado de secretário de embaixada a enviado extraordinário na restauração portuguesa. » *Topoi* 15 (28): 143-158. DOI: <https://doi.org/10.1590/2237-101X015028005>.

DOI : 10.1590/2237-101X015028005

Pompeu, André José Santos. 2021. « As drogas do sertão e a Amazônia colonial (1677-1777). » Thèse de doctorat en histoire. Belém : Université fédérale du Pará (UFPA).

Pompeu, André José Santos. 2023. « As drogas e os negócios do sertão. » In *As drogas do sertão e a Amazônia colonial portuguesa*, dirigé par Rafael Chamboleyron, 109-132. Lisbonne : Centro de História da Universidade de Lisboa.

Ravena, Nirvia & Rosa Elizabeth Acevedo Marin. 2013. « A teia de relações entre índios e missionários: a complementaridade vital entre o abastecimento e o extrativismo na dinâmica econômica da Amazônia Colonial. » *Varia Historia* 29 (50): 395-420. DOI: <https://doi.org/10.1590/S0104-87752013000200002>.

DOI : 10.1590/S0104-87752013000200002

Roller, Heather Flynn. 2013. « Expedições coloniais de coleta e a busca por oportunidades no sertão amazônico, c. 1750-1800. » *Revista de História* 168: 201-243. DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.2316-9141.voi168p201-243>.

DOI : 10.11606/issn.2316-9141.voi168p201-243

Vieira, António. 2014 [1679]. « Parecer ao Príncipe Regente sobre o aumento do Estado do Maranhão e missões dos índios. » In *Escritos sobre os índios. Obra completa*. T. IV, vol. III, dir. José Eduardo Franco & Pedro Calafate, coord. Ricardo Ventura, 262-266. Lisbonne: Círculo de Leitores.

Vieira, António & Duarte Ribeiro Macedo. 1827. *Cartas do Padre António Vieira da Companhia de Jesus a Duarte Ribeiro de Macedo*. Lisbonne: Imprensa de Eugenio Augusto.

Notes

1 Les Hollandais gagnaient alors du terrain sur les comptoirs portugais en Asie et en Afrique (Boxer 1992 [1969]).

2 Les « *sertões* » (ou *sertão*, au singulier) désignaient des zones reculées situées à l'intérieur des terres, loin des centres coloniaux, souvent hostiles et d'accès difficile ou habitées par des peuples indigènes autonomes, qui étaient perçues comme des territoires à exploiter, à conquérir ou à évangéliser.

3 Le clou de girofle du Maranhão, par exemple, était plus abondant dans la région de Caeté, sur

les fleuves Xingu et Tapajós, ainsi que dans celles d'Óbidos et de Pauxis, ou encore à la confluence des fleuves Amazone et Madeira. Le cacao, l'un des principaux produits recherchés, était plus facilement cueilli le long des rivières du Cabo Norte, dans la région du fleuve Madeira, ou dans des zones plus reculées, proches des frontières de l'Amazonie castillane (Pompeu 2023, 111).

4 CCU-Pedro II, « sobre as medidas a tomar quando da descoberta de novas drogas », 13 janvier 1696. AHU, Avulsos do Maranhão, Cx. 9, doc. 907. « Carta Régia ao governador do Maranhão, sobre a cultura do Anil », 6 février 1694. *Anais da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro – Livro Grosso do Maranhão*. Vol. 66. Rio de Janeiro, 1948a, pp. 150-151, « Carta do governador Francisco de Sá e Meneses ao rei D. Pedro II, sobre os descobrimentos que mandou fazer de drogas no sertão ». 30 décembre 1683. AHU, Avulsos do Pará, Cx. 3, doc. 219 ; CCU-Pedro II, « sobre as cartas de Arthur de Sá e Meneses e Hilário de Sousa de Azevedo acerca das amostras de pedras que se descobriram no Estado do Maranhão ». 4 avril 1691. AHU, Avulsos do Maranhão, Cx. 8, doc. 831.

5 Le manioc (*Manihot esculenta*) est un tubercule natif utilisé par les indigènes pour la production de farines, de pâtes et de boissons fermentées.

6 Les *roçados* sont des parcelles qui, après avoir été défrichées, sont utilisées pour planter du manioc, du maïs ou d'autres cultures vivrières.

7 Chez les Portugais, elle était connue sous le nom de « farine de guerre ». Cf. Moreno (2011 [1614]. 42-43, 59, 119, 122).

8 Les feuilles de tabac (*Nicotiana tabacum*), originaires des Andes et déjà cultivées en Amazonie par les populations indigènes, étaient utilisées à des fins médicinales et culturelles (Bluteau 1728, 6251-6252).

9 Le roucou, ou *urucum* en portugais (*Bixa orellana*), est une plante indigène utilisée pour produire une teinture rouge.

10 Le coton indigène (*Gossypium sp.*) était une variété d'un genre déjà connu des Portugais en Inde et en Afrique. Dans la région, il pouvait être récolté dès les premiers mois suivant la plantation, avec un rendement constant pendant plus de 20 ans (Daniel 2004 [1776], vol. 2, 33). Il était préparé sous forme d'écheveaux et de rouleaux de tissu qui servaient de monnaie d'échange pour toutes sortes de transactions, y compris pour l'achat d'esclaves et le paiement des services des villageois (Dias 2023, 94).

11 Le choca vert (*Furcraea foetida*), appelé *pita* en portugais, est une plante épineuse indigène dont les feuilles étaient utilisées pour fabriquer des fils fins et résistants. Les indigènes s'en servaient pour pêcher et confectionner les cordes de leurs arcs (Bluteau 1728, 535).

12 Sur l'utilisation des prairies naturelles pour le pâturage du bétail, voir Daniel (2004 [1776], vol. 2, 14-19, 30-33, 149-152, 163-165).

13 Originaire d'Amérique centrale, le maïs (*Zea Mays*) est parvenu en Amazonie par le biais de migrations successives (Cabral de Oliveira 2024).

14 Plante indigène (*Indigofera sp.*) dont on extrayait une teinture bleue, semblable à l'indigo indien.

15 La charrue, essentielle à l'agriculture européenne, était peu utilisée dans les *roçados* ; son adoption à grande échelle et son importance pour la production locale ne se sont affirmées qu'au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle (Angelo-Menezes 1999, 238).

16 Le café (*Coffea sp.*) a d'abord été introduit au Pará au début du XVIII^e siècle. De là, il a été transporté au Maranhão et dans d'autres capitaineries de l'État du Brésil, comme celle de São Paulo, où il a acquis une importance commerciale.

17 Correspondant à l'actuelle Amazonie brésilienne, l'État du Maranhão et Grand Pará formait, jusqu'à la fin de la période coloniale brésilienne (1822), un territoire distinct de l'État du Brésil. Il était connu sous le seul nom d'État du Maranhão entre 1621 et 1654, puis sous celui d'État du Grand Pará et Maranhão à partir de 1751. Dans cet article, nous avons choisi d'utiliser la nomenclature correspondant au contexte étudié pour les commentaires plus spécifiques. Pour les aspects couvrant une période plus étendue, nous y faisons référence soit sous le nom d'« État du Maranhão et Grand Pará », car c'est l'appellation qui a été employée le plus longtemps, soit sous ceux d'« Amazonie coloniale » et d'« Amazonie portugaise ».

18 Duarte Ribeiro de Macedo, « Discurso sobre os gêneros para o comércio que há no Maranhão e Pará composto por Duarte Ribeiro de Macedo, quando estava em França no ano de 1673 », In *Discurso sobre a Transplantação de plantas de Especiarias da Asia para a América*. DGARQ/TT, PT/TT/MSBR/39 ; Francisco Xavier de Mendonça Furtado, « Carta a Diogo de Mendonça sobre a notícia dos 39 gêneros produzidos no Estado », Pará, 22 janvier 1752. In Mendonça (2005, vol. 3, 270).

19 Duarte Ribeiro de Macedo, « Discurso sobre os gêneros para o comércio que há no Maranhão e Pará composto por Duarte Ribeiro de Macedo, quando estava em França no ano de 1673 », In *Discurso sobre a Transplantação de plantas de Especiarias da Asia para a América*. DGARQ/TT, PT/TT/MSBR/39, p. 273 ; Francisco Xavier de Mendonça Furtado, « Carta a Diogo de Mendonça sobre a notícia dos 39 gêneros produzidos no Estado », Pará, 22 janvier 1752. In Mendonça (2005, vol. 3, fl. 22v-23v).

20 Il était également possible d'y faire du troc avec les indigènes et de ravitailler les canoës en provisions indispensables pour les expéditions dans le *sertão*.

21 *Regimento das Missões do Estado do Maranhão e Pará* [1686]. In Leite (1943, 369-375).

22 Les canoës utilisés pour ces voyages étaient hybrides : construits selon le modèle des pirogues indigènes, ils étaient renforcés de planches à la manière européenne. Pompeu (2023, 117) attire l'attention sur le fait que ces embarcations pouvaient être équipées de voiles qui, lorsque les vents étaient favorables, évitaient de ramer à contre-courant.

23 Le cacao (*Theobroma cacao*) est un fruit originaire de l'Amazonie, qui circulait déjà dans toute l'Amérique centrale à l'arrivée des colons. Les indigènes consommaient la pulpe blanche qui entoure le fruit. Pompeu (2023, 119).

24 La salsepareille (*Smilax* sp.) est une liane dont les racines possèdent des propriétés médicinales et dont les usages culinaires sont semblables à ceux d'une épice asiatique. Les Portugais l'appelaient aussi « racine de Chine ».

25 À la différence du clou de girofle asiatique (*Syzygium aromaticum*), dont on utilise les fleurs, le clou de girofle indigène (*Dicypellium caryophyllaceum*) est un arbre recherché pour son écorce, qui possède des propriétés comparables (Chambouleyron 2022).

26 Selon les estimations de Ravena et Marin (2013), qui s'appuient sur les commentaires de João Daniel (2004 [1776], vol. 2, 175-183), il était possible, avec seulement quinze indigènes, de planter environ 800 « *braças* » de *roçados* (une *braça* équivaut à un quart de lieue portugaise, soit 1 760 mètres linéaires). Ces auteurs indiquent qu'une plantation de cette taille et ce nombre de travailleurs permettaient de cultiver jusqu'à 4 000 pieds d'espèces comme le cacao ou le café, avec une première récolte au bout de trois ans. Elles précisent en outre que 800 pieds de cacao produisaient environ 60 arrobes de fruits (une arrobe équivaut à 14,7 kg). Cela signifie que dans les conditions mentionnées, il était possible de produire quelque 300 arrobes de cacao. À titre de comparaison, une expédition comptant au moins le double d'indigènes aurait permis d'obtenir un rendement moyen légèrement supérieur, d'environ 400 arrobes.

27 « Papel q. se deu a Rainha D Luiza sobre varias utilid.es do Maranhão ». DGARQ/TT, CSV, vol. 23, f. 232-234v.

28 « Para o Governador do Maranhão, sobre o mesmo », 13 janvier 1678. ABN, *Livro Grosso do Maranhão*, vol. 66. Rio de Janeiro, 1948, p. 47.

29 L'association de plantes consiste à cultiver deux ou plusieurs espèces sur une même parcelle, afin de favoriser des bénéfices mutuels.

30 CCU-Pedro II. « Consulta ao Conselho Ultramarino ao príncipe D. Pedro, sobre a produção de baunilha e cacau no Maranhão », 20 septembre 1677. AHU, Maranhão, cx. 5, doc. 614. CCU-Pedro II. « Consulta do Conselho Ultramarino ao príncipe regente D. Pedro, sobre as cartas remetidas pelo provedor da Fazenda Real no Maranhão, D. Fernando Ramirez, e pelo governador do Maranhão, Inácio Coelho da Silva, acerca das culturas de baunilha e cacau », 28 juillet 1681. AHU, Maranhão, cx. 6, doc. 628 ; 9 septembre 1648, 9 avril 1655. ABN v. 66, Rio de Janeiro, 1948, p. 19, 27 ; « Cartas Régias do Príncipe para diferentes autoridades do Maranhão e Pará, sobre a cultura de cacau e baunilha, além da participação de D. Fernando Ramires », décembre 1677, 19 août 1678, 13 janvier 1678. ABN v. 66, Rio de Janeiro, 1948, p. 41-47.

31 Duarte Ribeiro de Macedo, « Discurso sobre os gêneros para o comércio que há no Maranhão e Pará composto por Duarte Ribeiro de Macedo, quando estava em França no ano de 1673 ». In *Discurso sobre a Transplantação de plantas de Especiarias da Asia para a América*. DGARQ/TT, PT/TT/MSBR/39.

32 Homme de lettres portugais, Duarte Ribeiro de Macedo s'était engagé en politique et dans la diplomatie. Il avait participé à la reconstruction du réseau diplomatique portugais après la dissolution de l'Union ibérique, exerçant les fonctions de secrétaire en France. Au moment de la rédaction du document cité, il se trouvait de nouveau en France en tant qu'envoyé extraordinaire pour étudier les questions intéressant le Portugal (Pereira 2014, 150-152).

33 Le coton indigène était transformé en rouleaux de tissu, utilisés pour payer les services des indigènes vivant dans les villages. Quant à la canne à sucre, elle pouvait servir à produire une eau-de-vie très appréciée des indigènes, obtenue par fermentation et distillation de la plante. Daniel (2004 [1776], vol. 2, 37-46)

34 « Provisão para os Governadores do Maranhão nem outra pessoas alguma ocuparem os Índios forros nos Mezes de Dezembro, Janeiro, Maio e Junho nem na lavra do Tabaco », 9 septembre 1648. *Anais da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro – Livro Grosso do Maranhão*. Vol. 66. Rio de Janeiro, 1948, p. 19.

35 « Para o Governador do Maranhão, Sobre se lhe dizer aforma em que se manda tratar da cultura das baunilhas e Cacao », 1^{er} décembre 1677. *Anais da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro – Livro Grosso do Maranhão*. Vol. 66. Rio de Janeiro, 1948, p. 41.

36 Le « *descimento* » ou « descente » était une pratique visant à regrouper les indigènes dans des villages. Les missionnaires, accompagnés d'assistants, approchaient les peuples vivant dans les *sertões* amazoniens et établissaient le contact par des échanges de cadeaux. L'objectif était de les convaincre de rejoindre les villages situés sur les rives du fleuve Amazone et de ses principaux affluents, pour s'y installer. Il était souvent demandé que le *descimento* soit effectué par couples d'indigènes. Voir « Solicitações diversas para o Governador Geral do Estado do Maranhão, para conceder licença para descer casais de indígenas », 16 février 1703. *Anais da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro – Livro Grosso do Maranhão*. Vol. 66. Rio de Janeiro, 1948, p. 242 ; 12 décembre 1707. *Id.*, p. 20-21, 28-29, 119-120.

Pour citer cet article

Référence électronique

Camila Loureiro Dias et Talles Manoel da Silva, « Terres fatiguées, travailleurs inutiles : la réoccupation des espaces et le travail indigène dans l'Amazonie coloniale », *Brésil(s)* [En ligne], 28 | 2025, mis en ligne le 25 novembre 2025, consulté le 16 décembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/bresils/21136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/158wj>

Auteurs

Camila Loureiro Dias

Camila Loureiro Dias est professeure d'histoire à l'Université de Campinas (Unicamp).

Talles Manoel da Silva

Talles Manoel da Silva est doctorant en histoire à l'Université de Campinas (Unicamp).

Traducteur

Laure Schalchli

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.